Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 22

Artikel: La peur
Autor: Black
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186433

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-neuvième année. N° 22 Samedi 28 Mai 1881

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. —
six mois. . . 2 fr. 50
TRANGER : un an . . 6 fr. 60

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

La peur.

Parmi les diverses sensations violentes, qui viennent tour à tour secouer notre organisme, la peur est, sans contredit, celle qui fait commettre le plus de mensonges à notre pauvre genre humain. En effet, tandis que les femmes sachant bien, les rusées, que leur soi-disant faiblesse est un de leurs charmes les plus puissants, exagèrent leurs frayeurs et en simulent même de purement imaginaires, les hommes, au contraire, ne veulent absolument pas convenir qu'ils sont sujets à la peur, et à s'en rapporter aux récits de calme et de sang-froid qu'on leur entend débiter journellement, on finirait par les prendre tous pour des prodiges d'impassibilité.

Mon idée est cependant qu'il en faut rabattre quelque peu, et que notre génération, développée beaucoup plus intellectuellement que corporellement, ne contient pas mal d'êtres masculins nerveux et impressionnables, qui, sans être poltrons dans le mauvais sens du mot, doivent avoir senti, à l'approche du danger, ce frisson à fleur de peau connu sous le nom de chair de poule.

Il n'y a du reste dans cette révolte instinctive de la chair, absolument rien de ridicule ou d'humiliant, surtout quand elle est dominée par la force morale et qu'elle ne dégénère pas en poltronnerie ou en lâcheté. L'histoire nous apprend que les plus grands capitaines y étaient sujets, entr'autres Henri IV qui tressaillait de tous ses membres au moment du danger et qui certes était un brave.

Je veux bien admettre qu'il existe quelques natures privilégiées, que leur système nerveux parfaitement équilibré et leur tempérament calme, mettent au-dessus de ces petites faiblesses, mais ce sont des exceptions qui ne font que confirmer la règle; et la grande majorité des humains est plus ou moins esclave de ses nerfs et de son imagination, que l'on a si spirituellement appelée la folle du logis.

Quel est celui de mes lecteurs qui se trouvant seul, la nuit, sur une grande route, n'a pas respiré avec plus de satisfaction en recevant le « bonsoir » traditionnel et rassurant d'un paysan attardé, auquel l'imagination en travail avait déjà prêté des intentions lugubres. Et qui n'a pas éprouvé, dans les mêmes circonstances, l'espèce d'irritation nerveuse que vous cause le pas d'un homme qui s'obstine à vous suivre, et que malgré les meilleurs raisonnements, on brûle d'envie de laisser passer devant soi. Et le sentiment instinctif de méfiance qu'inspire la personne que l'on rencontre dans un escalier sombre; et tant d'autres sentiments provenant de l'imagination, et qui, pour n'être pas avoués, n'en sont pas moins ressentis par un grand nombre de gens.

Chose vraiment bizarre, l'homme qui a des raisons pour n'être pas rassuré, affectera toujours de le paraître. Est-ce par amour-propre vis-à-vis de lui-même ou pour se donner du courage ?... Ce qu'il y a de certain, c'est que si vous rencontrez à des heures indues un homme sifflant ou chantant avec enthousiasme, ou faisant tourner sa canne avec énergie, soyez sûrs qu'il n'est pas parfaitement tranquille.

Il y a cependant un genre de peur que les hommes sont bien obligés d'avouer, car elle se trahit par des signes extérieurs tellement visibles, qu'il serait fort difficile de vouloir la dissimuler. Je veux parler de l'émotion qui s'empare de presque tout individu qui en est à ses débuts pour chanter, parler ou jouer la comédie en public. Cette *venette* horrible, appelée *trac* par les gens du métier, étrangle la voix, affaiblit les jambes et fait perdre la mémoire à ses malheureuses victimes. Je me souviendrai toujours d'un jeune premier amateur qui après avoir fait merveille aux répétitions, fut pris, à la représentation, d'une malheureuse flexion nerveuse de la jambe gauche, et qui, à intervalles égaux, venait lui couper ses plus belles tirades, cela au plus grand étonnement du public qui ne comprenait rien à cette gymnastique de chambre. Et cet autre auquel, sur ses instances, on avait confié un rôle de domestique, et qui n'ayant que ces quelques mots à prononcer: « Patron, voici une lettre que le facteur apporte à l'instant. » trouva moyen de se heurter en entrant contre le seuil, et, décontenancé, lança d'une voix étranglée : « Facteur, voici une lettre que le patron apporte à l'instant, » aux rires et applaudissements de la salle entière.

Autant les fanfarons de courage physique me semblent ridicules, autant ces malheureuses victimes de leur timidité et même de leur modestie, sont à plaindre et à excuser.

Moi même, en cet instant, j'éprouve un genre de peur que je n'ai pas cité, celle que doivent ordinairement éprouver les gens qui écrivent, la peur d'ennuyer ses lecteurs.

BLACK.

Combien de robes Madame doit-elle avoir?

Alphonse Karr raconte dans ses *Menus propos* qu'à l'occasion de quelques articles publiés par lui sur le luxe exorbitant de la toilette des femmes, il reçut de nombreuses lettres, émanant pour la plupart de personnes vivement irritées. Mais parmi ces épitres émaillées de sottises, il s'en trouvait une que nous nous empressons de reproduire et à laquelle applaudiront non seulement tous les maris, mais toutes les dames douées de quelque peu d'esprit et de bon sens. — C'est une dame qui parle:

« J'habitais il y a quelque six ans, une petite ville où les femmes n'avaient d'occasion de montrer leurs toilettes qu'aux soirées du préfet, du général et du receveur. Pas une n'y manquait, et moi pas plus que les autres. Je jetai tout d'abord un regard sur la situation, comme un général avant de livrer bataille. Il n'y avait que deux partis raisonnables à prendre: ou manifester une robe nouvelle à chaque soirée, ou mettre la même robe à toutes les soirées.

« Personne ne prit franchement un des deux partis. Celle-ci exhiba quatre robes neuves, celle-là six; la femme du notaire, neuf; la femme du receveur, quatorze. Mais il y avait trois soirées par semaine, et cela toute l'année. Aucune de ces dames ne pouvant arborer cent cinquante-six belles robes neuves, il fallut que la femme du receveur elle-même, au bout de ses quatorze robes, recommençât le cercle, et le recommençât dix fois. C'était une impuissance, c'était une défaite et une humiliation. Pour moi, je mis invariablement une robe de mousseline blanche, et du mois de mai au mois d'octobre, je descendis au jardin cueillir ma coiffure. C'était là la grande affaire: — « Mettrai-je de petites touffes de muguet, ou des grappes de groseillier à fleurs roses? Et plus tard: — Mettrai-je des œillets, ou des roses, ou des jasmins? »

« Comme, à la rigueur, sans que je sois bien riche, on savait que j'aurais pu avoir plusieurs robes, je n'étais pas vaincue: je ne voulais avoir qu'une robe.

« A la seconde soirée, les femmes me regardèrent avec un peu de dédain; mais, à la cinquième, quand la femme du médecin eût épuisé ses quatre robes et dut remontrer sa première; quand, à la quinzième, il fallut que la femme du receveur avouât que c'était fini et qu'on allait revoir de nouveau défiler les quatorze robes déjà connues, je fus très victorieuse.

» Puis, quand la bise fut venue, je rassemblai toutes les économies que j'avais faites sur mes toilettes pendant l'été, et j'eus une belle robe de velours noir, sans aucune garniture. Je mis mes cheveux en bandeaux. Il y avait bien au jardin encore quelques roses remontantes, quelques roses du roi, quelques chromatelles. Je n'en mis qu'une dans mes cheveux, parce que je pensai qu'il faudrait bientôt les remplacer par des camélias artificiels, et que je ne voulais pas mettre moins de ce qui s'achète que de ce que j'ai dans mon jardin. Je voulais encore ne pas être vaincue, et je ne le fus pas; et bien des fois je fus la plus belle.

Ma robe de velours, que je mis à son tour du mois d'octobre au mois de mai, me rendit bien fière et bien heureuse, car, pour l'acheter, je n'avais retranché ni un plat de la table de mon mari, ni un jouet à mes chers enfants, ni un bout de chandelle à mes domestiques.

» Si vous saviez quelle lésinerie, quelle avarice, quelle misère président à la vie intérieure de beaucoup de ces belles dames si élégantes! que de lamentations sur les dépenses qu'entraîne l'éducation des enfants! sur la cherté des vivres! Comme les pauvres maris ont du mauvais café! comme on fait acheter de la viande de deuxième qualité! comme on traite le nécessaire de superflu, pour pouvoir traiter le superflu de nécessaire! Payer une robe 400 fr., c'est tout naturel! Si le mari dit un mot, on lui prouve que c'est pour rien; que madame*** en a une de six cents; qu'il faut *bien être comme tout le monde;* qu'il faut bien *être propre.*

» Si cependant il trouve mauvais qu'on paye une robe quatre cents francs, eh bien! on n'ira plus dans le monde, on fermera sa porte, on vivra dans la retraite.

» Et les larmes s'échappent, et les sanglots font explosion.

» Une robe de 400 francs! on n'en peut avoir à moins. — Mais ce qui est vraiment horrible, c'est le prix du beurre!

» Et les légumes!... Marguerite n'a-t-elle pas payé hier une botte de carottes six sous!

» Je crois, par exemple, qu'elle fait un peu danser l'anse du panier. »

Un bon client.

On a assez parlé jusqu'ici, de nihilisme, d'assassinats et d'autres choses lugubres, dont le gouvernement russe a été l'objet, pour qu'une amusante anecdote sur Nicolas Ier soit la bienvenue chez nos lecteurs.

Nicolas Ier se levait régulièrement à 7 heures en toute saison. De 8 à 9 heures, en hiver comme en été, par tous les temps, et toujours en habit militaire, il faisait une promenade autour du Palais. A 9 heures, il recevait ses ministres; à 10, il allait saluer l'Impératrice, embrasser ses enfants, et passer quelques minutes dans le cercle de sa famille. Fidèle à cette maxime, « l'exactitude est la politesse des princes », il ne se faisait jamais attendre, même d'une minute, quand il avait assigné un rendez-vous. Il marchait presque toujours seul, coiffé du casque de sa garde et enveloppé du manteau gris porté par les officiers. — Nul n'avait le droit, sous peine d'être mis en prison, d'aborder l'empereur et de lui présenter un placet dans la rue. Néanmoins le trait suivant, démontre qu'il n'en fut pas toujours ainsi.